

...puisque je ne peux pas m'arracher à l'objectivité qui m'écrase et à la subjectivité qui m'exile, puisqu'il ne m'est pas permis ni de m'élever jusqu'à l'être, ni de tomber dans le néant, il faut que j'écoute, il faut que je regarde autour de moi plus que jamais le monde, mon semblable, mon frère . (1)

Formes de vie

Charles Floren

Art et habitude

L'«esprit d'escalier» se révèle *in fine* plein de ressources : s'il se caractérise, on s'en souvient, par un retard, une inadéquation entre la sensibilité et l'esprit -la répartie vient trop tard, elle arrive à contretemps- il permet aussi à l'émotion de se refroidir et de s'organiser, à l'imagination d'envisager les situations à venir, aux gestes de s'aiguiser. C'est le paradoxe aperçu par Diderot : l'art suppose la maîtrise pour déclencher l'émotion, l'*entraînement* est à la fois la clé du spontané et de la forme. Maîtrise qui exige entraînement et exercice, habitudes acquises et aussi art de se défaire de ses habitudes.

Cette mise en forme, D. Castell nous en avait déjà donné, avec *Echauffement*, un exemple *in situ* dans la cour de l'hôtel de Manville aux Baux de Provence. Cette fois-ci, avec *Entraînement*, les pieds de la danseuse ne balaient plus la surface de l'escalier mais ils sont les organes tenseurs qui élèvent et jouent avec la gravité. L'esprit d'escalier tient désormais les moyens de sa vengeance, il trouve une issue : ses retards sont ici comblés par le geste exact du corps qui utilise la gravité pour y échapper. La danseuse qui faisait ses pas sur les marches d'escalier s'est muée en gymnaste libre et bondissante. Elle nous revient du sous-sol, du fond, ayant troqué l'horizontalité du balayage pour la verticalité du bond. S'arrachant à la pesanteur du sol pour avoir la tête en l'air, elle nous fait partager le plaisir du bondissement, les délices du trampoline et de l'apesanteur.

Devant les évolutions et les circonvolutions de cette petite figure sur son fond rose et soufré, on retrouve d'abord la joie sans mélange des comédies musicales où tables, chaises, murs, escaliers deviennent les accessoires faussement contingents de la virtuosité bondissante des corps, où tout l'arrière-plan ordinaire devient réserve de points d'appui pour s'élancer et s'envoler, où la continuité merveilleuse des mouvements infimes de la marche vers la danse, révèlent le poétique tapi dans le prosaïque.

D. Castell dessine avec virtuosité la virtuosité parce que ses figures ont elles-mêmes exigées pour apparaître exercice et entraînement, constitution d'habitudes motrices prêtes à libérer toute leur charge expressive. Si on a coutume de considérer les habitudes comme des comportements passifs, répétitifs et routiniers, elles sont pourtant d'abord des formes d'action au départ transmises, puis progressivement acquises par l'intermédiaire de l'expérience individuelle. S'entraîner est bien ce que fait l'art et ce qui fait l'art.

Formes de vie

Que ce soit pour la danseuse ou la gymnaste, l'organisme doit être en forme pour réussir sa performance. L'acte réussi est bien le contraire de l'acte manqué qui lui, est toujours intempestif, en retard ou en avance. L'acte réussi est celui qui sait mettre à profit ce que lui offre son milieu. Celui qui atteint son but est comme l'enfant qui, au lieu de dormir, saute sur son lit et trouve exactement sous ses pieds l'élasticité que sa vitalité réclame. Les pieds comprennent la fonction du ressort avant que la tête ne réfléchisse. L'art porte l'activité à son plein accomplissement.

Mais ni l'habitude, ni le savoir-faire ne suffisent : comme le rappelait J. Cage l'issue de l'expérience reste toujours imprévisible. Si D. Castell nous installe d'abord dans l'attente de voir resurgir la figure bondissante, d'en reconnaître même les figures imposées (*salto, sauts périlleux*), bientôt les figures se libèrent jusqu'à faire advenir l'impossible : le corps s'arrête et reste en suspens, il sort du cadre et finalement se dissout, part en fumée et finit par emporter son fond même dans une ultime coulure. Les règles des figures imposées se dérèglent et finissent par inventer des figures totalement excentriques à force de s'être libérées de toute contrainte. Ces figures imprévisibles finissent même par emporter leur arrière-plan avec elles, elles l'effacent dans une ultime *désinvolture*, c'est-à-dire la pointe où les habitudes se désagrègent dans la *tournure* parfaite. Le moment sublime où Nadia Comaneci reçoit la note maximale aux barres asymétriques aux jeux olympiques de Montréal sur des tableaux de scores qui n'étaient pas paramétrés pour cette perfection. Si l'art est bien *l'expérience de l'expérience* c'est parce qu'il enseigne qu'il faut trouver sa forme pour la perdre et qu'il faut perdre sa forme pour la trouver.

L'*entraînement* que nous propose D. Castell va jusque là : il suppose *a priori* stabilité et règles, mais en fait, il conduit à la dissolution et l'envol. L'entraînement conduit à l'expérience dans sa plus haute singularité. Icare, de ce point de vue, ne manquait pas d'entraînement... Ces formes qui se font et se défont m'évoquent ces « formes de vie » dont Wittgenstein avait fini par faire le concept-clé de sa philosophie : elles sont ce qui donnent simultanément un style et une organisation, ce qui font que la vie humaine échappe à toute détermination stable et dépend pourtant de ces formes qui lui viennent de son arrière-plan commun, qu'elle partage avec les autres.

Inventer ses formes de vie exercées et entraînées mais imprévisibles, nous renvoyer à la tâche d'inventer nos propres formes de vie, c'est ce qui fait l'attrait irrésistible de l'art de D. Castell.

—

(1): *Deux ou trois choses que je sais d'elle*, Jean Luc Godard.